

Luis Bacalov Entre lyrisme et mélancolie

Pascal Grenier

Numéro 313, avril 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88936ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grenier, P. (2018). Luis Bacalov : entre lyrisme et mélancolie. *Séquences : la revue de cinéma*, (313), 56–56.

Luis Bacalov

Entre lyrisme et mélancolie

PASCAL GRENIER



Le grand duel de Ginacarlo Santi, thème principal qui a été repris par Quentin Tarantino dans *Kill Bill*. Mais parmi tous ces westerns, on constate la volonté du compositeur de détonner du genre. Si comme chez Morricone l'harmonica est au cœur de ses compositions, Bacalov y ajoute une touche personnelle avec des partitions empreintes de lyrisme et de romantisme, et des rythmes latins qui rappellent ses origines et où est approfondie la tradition sud-américaine.

Alors que le western s'essouffle pour faire place au courant populaire du cinéma policier et néo-polar italien dans les années 1970 et au début des années 1980, Bacalov entre dans cette mode avec *Milan Calibre 9* de Fernando Di Leo, une œuvre exemplaire du genre. Dans ce film, Bacalov s'associe au groupe rock progressif italien Osanna et livre une trame sublime et baroque, mais toujours empreinte de romantisme et de légèreté dans ses moments les plus calmes. Ce film marque aussi le début d'une longue collaboration avec le mésestimé Di Leo. Bacalov assure la composition des trames musicales de 9 des 13 autres films de Di Leo avant la retraite de ce dernier en 1985. Parmi celles-ci, Bacalov fait montre de tout son éclectisme dans le *thriller* érotique *La seduzione*, dans lequel il mêle musique d'influence brésilienne avec des rythmes funks, ce qui donne un mélange hétéroclite qui contraste avec les brisures narratives et les nombreux rebondissements de l'intrigue. Bacalov cultive à nouveau l'art de rehausser un film à priori mineur en œuvre singulière qui se distingue des mélodrames poussifs italiens de l'époque.

En 1980, suite au décès de Nino Rota — le compositeur attitré de Fellini l'année précédente — Fellini fait appel à Bacalov pour *La cité des femmes*. Ce dernier livre ici une de ses meilleures et plus accomplies trames pour le cinéma, car il réussit à restituer le charme et le style de Fellini et de Rota tout en y ajoutant sa touche personnelle et un son qui lui est propre. Il en résulte un parfait amalgame de symphonie grandiose qui fait écho aux souvenirs obsessionnels du cinéaste. En 1983, Diane Kurys a recours à son talent pour son film historique *Coup de foudre* où là encore, le compositeur italo-argentin fait un grand étalage de tout son talent et son penchant pour des rythmes fort mélancoliques. En 1996, c'est la consécration avec l'Oscar pour le film *Il postino* de Michael Radford et le couronnement d'une belle et prolifique carrière. ▲

Réputé mondialement pour la trame sonore du film *Il postino* ou encore pour le thème principal de *Django*, Luis Enrique Bacalov a composé plus de 160 pièces musicales pour le cinéma et la télévision en 60 ans de carrière. Du western spaghetti au cinéma d'auteur, il s'est démarqué par son penchant pour la mélancolie.

Né en Argentine en 1933 d'une famille d'origine bulgare et de religion juive, Luis Enrique Bacalov est mort à Rome le 15 novembre dernier. Enfant prodige du piano, il s'intéresse à la musique à un très jeune âge. Il trouve refuge en Italie à la fin des années 1950 et signe des arrangements pour notamment Nico Fidenco et compose quelques chansons pour des chanteurs populaires de l'époque. Puis, il entreprend sa carrière cinématographique comme assistant du grand Ennio Morricone. Très vite, il se fait remarquer par Damiano Damiani (qui l'engage pour créer la trame sonore de son film *La noia / L'ennui et sa diversion, l'érotisme* en 1963) et par Pier Paolo Pasolini pour lequel il signe la musique de *L'Évangile selon saint Matthieu* l'année suivante.

Mais sa carrière prend un tournant en 1966 avec sa magnifique bande sonore du western *Django* de Sergio Corbucci. Dès l'ouverture et le plan inoubliable où l'on voit filmé de dos un homme traînant un cerueil, la musique de Bacalov vient magnifier le passage de cet homme du passé au destin tragique tourné vers la mort. Pendant les cinq années qui suivent, Bacalov se trouve une niche dans le western spaghetti et rivalise avec Morricone comme compositeur hors pair du genre. Parmi ses trames les plus exemplaires, on note celle pour sa troisième collaboration avec le cinéaste Damiani sur *El chuncho* ou encore celle composée pour

« En 1980, suite au décès de Nino Rota — le compositeur attitré de Fellini l'année précédente — Fellini fait appel à Bacalov pour *La cité des femmes*. »